

Réseaux d'états

Depuis vendredi, 14h46 heure locale, le Japon subit une succession d'événements tragiques. A l'heure où la communication, qu'elle soit civile ou gouvernementale, reste compliquée dans le pays, les réseaux sociaux en ligne jouent un rôle primordial.

En février 2010, cinq journalistes s'étaient enfermés dans une ferme du Périgord pendant une semaine. Sans autre contact avec l'extérieur que le réseau social Facebook et le service de micro-blogging Twitter, leur expérience visait à tester si nous pouvions rester convenablement informés en ne recourant qu'à ces deux médias. Hiérarchie biaisée de l'information, absence de contextualisation, flot de futilités : les conclusions dressées étaient sévères.

Depuis, les révolutions tunisiennes et égyptiennes sont passées par là. Sans doute ces journalistes n'avaient-ils pas compris l'essentiel : ces outils sont lacunaires pour s'informer, mais se révèlent inégalables dès lors qu'il s'agit simplement de communiquer. Au Japon, à peine quelques minutes après le séisme le plus violent de l'histoire du pays, les premiers messages sont postés sur Facebook. La plupart du temps, ceux-ci ont pour but de rassurer les proches : les « Je vais bien » et autres « Choqué mais en vie » dominent le fil d'actualité du site.

Un ingénieur français travaillant à Tokyo annonce qu'il voit la ville trembler du 34ème étage de son immeuble. Cinq personnes, qui ne réalisent sans doute pas encore l'ampleur du drame, cliqueront sur le bouton « J'aime ». Non sans humour, notre concitoyen publie le jour suivant : « Pendant le tremblement de terre, rien n'a été cassé dans mon appartement, quelle chance ! Mais ce matin, j'ai par mégarde cassé un plat en le laissant tomber sur le sol... Quelle ironie... ».

Quelques Japonais se risqueront eux aussi à la plaisanterie : « Les bâtiments remuaient plus que la chanteuse Beyonce elle-meme. Je suis actuellement en train de vivre les répliques du séisme, je me sens comme dans un bateau », s'amuse ainsi Hayato. Mais en règle générale, l'heure est plutôt à l'inquiétude.

Des nouvelles à tout prix

Très rapidement, ceux qui n'arrivent pas à obtenir de nouvelles de leurs proches se manifestent. La compagne de Kazuki devait accoucher de leur enfant à Sendai, ville ravagée par la vague de dix mètres. L'hôpital a été sévèrement touché, il n'a aucune nouvelle et recherche désespérément une voiture pour se rendre sur place. L'homme devra être patient : les premières nouvelles, heureusement rassurantes, ne lui parviendront que deux jours plus tard. Tenant ses contacts au courant de son avancée vers Sendai, il lui faudra une journée complète pour atteindre l'endroit, apportant de précieuses réserves de nourriture.

Peu à peu, ceux qui ont de la famille sur place informent leur entourage : « Je viens d'avoir des nouvelles de ma mère ! Ma grand-mère est vivante !!! », se réjouit Sonoko, trois jours après la catastrophe. Comme Kazuki, elle décidera alors de se rendre sur les lieux.

Facebook, Twitter et Mixi¹ constituent également de véritables mines d'or pour savoir ce qui se passe dans le pays... surtout quand le gouvernement n'est pas très bavard. Dimanche, de nombreux expatriés français relayaient les informations de leur ambassade, affirmant qu'il y avait un risque réel à rester à Tokyo et qu'il était préférable de s'en éloigner. Bien des liens pointant vers des sites d'actualité étaient dans le même temps postés par Japonais et étrangers.

¹ Avec seul un peu plus d'un million d'utilisateurs, Facebook reste peu populaire sur l'archipel. Les Japonais lui préfèrent Mixi (ミクシイ), réseau social comptant plus de 20 millions d'inscrits.

Une angoisse qui grandit

Depuis quelques jours, c'est bel et bien la question du nucléaire qui domine. Messages d'appréhension ou engagés côtoient témoignages de solidarité. Dimanche, dans la nuit, alors que la plupart des médias n'avaient pas encore relayé l'information, un Japonais indique sur Facebook qu'une nouvelle explosion vient d'avoir lieu à la centrale Fukushima 1. « L'histoire japonaise se termine », écrit-il paniqué.

L'incertitude semble s'être installée pour un bon moment. Il y a quelques heures, peu avant un nouveau séisme, notre ingénieur français déclarait, anxieux : « Des éléments radioactifs ont été décelés à Kanagawa (de l'autre côté de Tokyo depuis Fukushima) : devrais-je rester à l'intérieur de mon gratte-ciel ? Je peux voir de nombreuses personnes qui marchent dans les rues, car je travaille à côté de la fenêtre pour économiser l'électricité. Si cela devient vraiment dangereux, je m'isolerais dans la salle des serveurs, profondément enterrée. Dans toute l'entreprise, seules trois personnes sont venues au bureau aujourd'hui ; la plupart travaillent depuis leur domicile. ».

Il indique, comme une majorité d'expatriés, avoir déjà acheté son billet d'avion pour quitter le pays le temps qu'il faudra. Les Japonais privilégiant, lorsqu'ils le peuvent, l'ouest de l'archipel.

Amaury Baradon